

— Oh ! mon fils, se plaisait-elle à redire, quel bonheur ! Et ce bonheur, tu peux le renouveler sans cesse ; communie, communie souvent, mais toujours avec un cœur pur.

— Sois obéissant, va au catéchisme, au sermon, et, pour l'amour du Seigneur, fuis les mauvaises compagnies ; évite, comme la peste les mauvais discours.

— Puisque Jésus a pris possession de ton cœur, tu seras à lui, n'est-il point vrai, jusqu'à la fin de ta vie ?

Jean promit à sa mère d'être fidèle à son Dieu ; pendant toute sa vie, Jean Bosco n'a point failli à sa promesse.

Études et épreuves.

Marguerite connaissait l'inclination de son fils vers l'état ecclésiastique. Elle avait hâte de le voir commencer les études nécessaires.

Divers obstacles s'opposaient à son désir, mais, au moment le plus inattendu, la Providence fit naître une circonstance favorable aux desseins de la mère et du fils.

Cette année-là même, une mission était ouverte solennellement au pays de Buttigliera.

Jean ne manqua pas l'occasion d'aller entendre les prédicateurs dont la renommée attirait un grand concours de peuple.

L'instruction terminée, l'enfant revenait au logis en compagnie des gens du hameau et des environs.

Un soir d'avril, la petite troupe comptait dans ses rangs un compagnon de plus : c'était Don Calosso, desservant de Murialdo, prêtre vénérable, courbé par l'âge, et qui, malgré le poids des années, faisait à pied un long chemin pour suivre, lui aussi, la mission.

Un enfant de petite taille, les cheveux épais et frisés, la tête nue, au maintien ferme et modeste, cheminant en silence, attira vite son attention.

Le bon prêtre ne pouvait en détacher les yeux ; il l'appela et le dialogue suivant s'engagea :

— D'où es-tu, mon enfant ?

— Des Becchi.

— Viens-tu de la mission, par hasard ?

— Oui, monsieur l'abbé, j'y suis allé pour entendre les missionnaires.

— Mais tu n'as rien compris, sans doute ; un sermon de ta maman te serait plus utile !

— Maman me fait de bonnes prédications, mais j'entends aussi avec plaisir celles des missionnaires, et je crois les comprendre.

— Bah ! c'est impossible ; si tu me dis

— Prêtre, s'il plaît à Dieu.

— Et dans quel but ?

— Pour instruire les enfants, les aimer, leur enseigner la religion. Il y en a tant qui ne sont pas mauvais ! s'ils le deviennent, c'est parce qu'on ne s'occupe pas d'eux.

Ce parler franc et résolu, dans un enfant de cet âge, fit une vive impression sur le saint prêtre.

Arrivés à l'endroit où l'on devait se séparer : « Bon courage, dit-il à Jean, au revoir ; nous aviserons aux moyens de secourir tes bonnes dispositions. Viens me trouver, dimanche soir, avec ta mère, nous arrangerons tout avec la grâce de Dieu. »

On imagine aisément la joie de Marguerite à cette bonne nouvelle. Le dimanche soir, la mère et le fils étaient au rendez-vous.

En apercevant Marguerite, Don Calosso s'écrie : Mais votre fils est un prodige de mémoire ! il faut le mettre aux études et sans retard. »

Marguerite n'était pas difficile à convaincre.

L'excellent homme se chargea de faire lui-même la classe un jour de la semaine.

Jean eut bientôt achevé le cours de grammaire italienne, et, à Noël, il commençait l'étude du latin.

Le premier pas fut assez difficile à franchir ; mais, l'obstacle vaincu, le reste marcha à souhait, tant l'esprit de l'écolier était solide et sa mémoire indéfectible.

La mère et l'enfant étaient au comble de leurs vœux.

Don Calosso portait à Jean une si grande affection, que, souvent, il lui répétait :

« Ne crains rien pour l'avenir ; tant que je vivrai, tu ne manqueras de rien, et, à la mort, je ne t'oublierai pas. »

Un coup de foudre vint, hélas ! briser ces espérances.

Un matin d'avril 1828, Don Calosso avait confié à son élève une commission assez importante. Jean venait d'arriver chez les parents du saint prêtre et s'acquittait de la commission, lorsqu'une personne arrive en toute hâte et le presse de revenir auprès de son bienfaiteur, fort malade, qui le réclamait instamment.

Jean ne court pas, il vole, il arrive, mais, trop tard ! son maître bien-aimé avait été frappé d'apoplexie. Don Calosso reconnaît son cher enfant, il essaye par des signes, de lui faire comprendre ses dernières volontés, mais en vain ; il ne put articuler un mot, et après deux jours d'agonie, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

La réalisation des projets si chers à la mère et au fils semblait désormais impossible. La mort de Don Calosso

Si Jean l'interrogeait là-dessus, sa réponse était invariable :

« Je ne veux que le salut de ton âme, le reste m'importe peu. »

Pour entrer aux Franciscains, Jean était obligé de se munir des attestations d'usage, et, par conséquent, il dut confier à son curé sa détermination.

Le bon curé n'eut rien de plus pressé que de courir aux Becchi et d'informer Marguerite. Il lui fit observer que le champ du diocèse était vaste, que les ouvriers étaient peu nombreux, et que Jean pouvait faire un grand bien dans le ministère paroissial ; puis il ajouta les raisons humaines qui devaient achever, à son avis, de convaincre Marguerite :

« Jean a reçu de Dieu des dispositions peu ordinaires, il peut réussir et briller dans la carrière ecclésiastique ; la voie des honneurs et de l'aisance lui est ouverte. Vous n'êtes pas riche, les années s'accroissent, la vieillesse arrive, qui prendra soin de vous, s'il entre en religion ? Prenez donc en mains vos intérêts et travaillez avec moi à l'éloigner du couvent. »

(A suivre.)

A NOS LECTEURS

Un avis, publié en tête de la première page de ce numéro, annonce que nous demandons un associé. C'est un homme du métier que nous voulons nous adjoindre, joignant aux qualités morales l'expérience de son art, capable de conduire le département des presses et l'atelier de typographie, et étant en mesure et ayant la volonté, s'il n'a pas de capital en argent à offrir, de payer son apport social par des sacrifices de temps et de travail. Nous avons toujours prêché l'association et nous demandons un associé, mais nous ne voulons pas nous lier où nous laisser lier comme un aveugle : c'est pourquoi nous exigeons de bonnes recommandations.

* *

C'est le commencement de la fin. Il nous faut lâcher (c'est le mot !) le journal l'Association. Nos raisons sont diverses ; il nous suffira pour le moment d'en formuler une seule : pas assez d'encouragement. Aux vaillants cœurs qui nous ont aidé, en quelque manière que

NEW-YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et à leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances

souscrites 151,119,088.00

Assurances en vigueur . . . 495,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :
Bâtisse "NEW YORK LIFE,"
MONTREAL
DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY ;

5 juillet 1892—1a

FRANK PENNEE
119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,

pour Québec et le District de

Québec, de la

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX

REFAS A TOUTE HEURE

HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE